



HAL
open science

”Visite à Montaigne” au XIXe siècle : petite histoire d’un genre méconnu

Alain Legros

► **To cite this version:**

Alain Legros. ”Visite à Montaigne” au XIXe siècle : petite histoire d’un genre méconnu. Montaigne studies : an interdisciplinary forum, 2000, La philosophie et Montaigne, XII (1-2), pp.185-208. 10.15122/isbn.978-2-406-07010-8.p.0187 . halshs-01009158

HAL Id: halshs-01009158

<https://shs.hal.science/halshs-01009158>

Submitted on 21 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

“Visite à Montaigne” au XIXe siècle : petite histoire d’un genre méconnu*

La découverte, à la fin du XVIIIe siècle, de deux manuscrits majeurs de Montaigne, le “Journal de voyage” et l’exemplaire dit “de Bordeaux” (ou plutôt les nombreuses notes et additions portées sur cet exemplaire in-4 des *Essais* de 1588), suivie d’assez près par leur publication (quatre éditions dès 1774 pour le *Journal de voyage de Montaigne*¹; édition plus tardive et controversée des *Essais* par Didot et Naigeon en 1802²) explique sans doute en partie le renouveau d’intérêt dont l’auteur a fait l’objet au début du XIXe siècle. Grâce à ces documents autographes, la *présence* de Montaigne ne se trouvait-elle pas ainsi réaffirmée quelque deux siècles après sa mort?

A la faveur de l’activité éditoriale récente et en cours, on commence à mieux connaître les péripéties de ces deux pièces à partir de 1770, les convoitises qu’elles ont fait naître, les déplacements qu’elles ont subis, les polémiques et rivalités d’éditeurs potentiels qu’elles ont suscitées³. L’importance de ces deux découvertes ne doit cependant pas occulter deux autres faits contemporains: la première mention de l’existence du *Beuther* de Montaigne et de sa famille dans un journal manuscrit de 1778 (on y apprend que le curé du village a vu l’exemplaire au château vers 1748); la première liste des inscriptions de la “bibliothèque” et du “cabinet” de Montaigne, effectuée en 1770 et publiée en 1774 (dix-sept sentences grecques et latines sur les poutres et les solives du plafond, deux inscriptions murales, une inscription sur la frise du meuble de bibliothèque)⁴.

* Texte de ma contribution au colloque international *La Renaissance au XIXe siècle*, organisé par Martine Bercot (Centre “Le Texte et l’Edition”, Université de Bourgogne), et Michel Simonin (Centre d’études supérieures de la Renaissance, Université de Tours), au C. E. S. R. de Tours, en juillet 1997. D’autres interventions ont déjà fait l’objet d’une publication dans *Montaigne Studies* (désormais *M.S.*), X, 1-2, “Montaigne au XIXe siècle”, 1998.

¹ Voir l’introduction de François Rigolot à son édition du *Journal de voyage de Michel de Montaigne*, Paris, P.U.F., 1992.

² Voir Philippe Desan, *M.S., op. cit.*, p. 35-78: édition critique de l’“Avertissement de l’éditeur” (*i.e.* Jacques-André Naigeon).

³ Pour les vicissitudes de l’exemplaire de Bordeaux, voir Michel Simonin, “Notes sur les voyages et la reliure de l’exemplaire de Bordeaux des *Essais* de Montaigne”, *Bulletin du Bibliophile*, 1997, p. 347-362. Pour celles du “Journal de voyage”, voir François Moureau, “La copie Leydet du «Journal de voyage»”, in *Autour du Journal de voyage de Montaigne*, Genève/Paris, Slatkine, 1982, p. 107-108.

⁴ Pour plus de détails sur la visite de 1770 (Prunis) et sur celle de 1778 (Latapie), voir A. Legros, *Essais sur poutres. Peinture et inscriptions de la tour de Montaigne, lieu de naissance des Essais*, Paris, Didier Erudition, à paraître (en 2000). La première partie de cet ouvrage est consacrée à l’histoire de la découverte des inscriptions de la “bibliothèque”.

Une telle coïncidence des dates ne saurait s'expliquer que par l'apparition, en ce troisième tiers du siècle, d'une *curiosité* nouvelle attestée par deux pratiques distinctes, mais conjointes: le souci d'inventaire (collecte de documents d'archives privées en vue de constituer une histoire régionale) et les débuts du "tourisme" (bientôt Stendhal naturalisera en France ce mot d'origine anglaise⁵). Entre l'intérêt porté par des érudits aux autographes d'auteurs célèbres et celui qui pousse des voyageurs à se rendre dans les lieux où ils ont vécu, un point commun: ce désir de retrouver, au-delà de la mort, la vive *présence* des auteurs, là en suivant le tracé de leur plume, ici en mettant ses pas dans leurs pas et en voyant ce qu'ils ont vu.

C'est bien dans cet esprit qu'un Arthur Young, après tant d'autres de ses compatriotes, se rend en septembre 1787 à Ermenonville, puis en décembre 1789 à Chambéry. Lors de ce deuxième voyage, cet admirateur de Rousseau ne pouvait manquer de passer aux "Charmettes": "J'étais avide de voir les Charmettes, *la*⁶ route, *la* maison de Mme de Warrens [*sic*], *le* vignoble, *le* jardin, toutes les choses, en un mot, qui ont été dépeintes par le pinceau inimitable de Rousseau. [...]. [Le site] ne pouvait que m'intéresser et je le vis avec une grande émotion; même dans la tristesse dénudée de décembre, il m'a charmé. Je me promenai sur quelques hauteurs, qui étaient assurément les promenades que Rousseau décrit avec tant d'agrément. Je retournai à Chambéry, le coeur plein de Mme de Warrens." Plus qu'une présence, ce qui est cherché ici va jusqu'à l'identification. Mais le plaisir de l'émotion ne fait pas oublier la collecte des pièces, et Arthur Young, devenu l'amant imaginaire de Mme de Warrens, ne manque pas de rapporter la copie du "certificat" de décès de ladite dame, dûment authentifiée par le recteur de la paroisse détentrice du registre mortuaire⁷.

Montaigne a pu bénéficier indirectement de cet engouement pour les demeures vénérées des grands auteurs du XVIIIe siècle: Voltaire, Rousseau, Goethe... En 1828, alors ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, Chateaubriand se rappelle le *Journal de voyage de Montaigne*: "Presque tous les jours, lorsque je sors par la porte Angélique, je vois une chétive maison avec une enseigne française enfumée représentant un ours: *c'est là* que Michel, seigneur de Montaigne, débarqua en arrivant à Rome". L'emploi du déictique souligne l'abolition de toute distance temporelle par la présence de deux

⁵ *Les Mémoires d'un touriste* ne paraîtront qu'en 1838.

⁶ Ici et dorénavant, sauf indication contraire, les italiques sont de notre fait, même à l'intérieur des citations.

⁷ Arthur Young, *Voyages en France en 1787, 1788 et 1789*, traduit en français par H. Sée, Paris, Armand Colin, 1931, Tome I, p. 448-449.

écrivains dans un même lieu à plus de deux siècles de distance, ou plutôt de deux voyageurs dont le mieux informé fournirait au nouveau venu quelques renseignements sur le pays visité: “Il [*i.e.* Montaigne] remarque que le 16 mars il y avait des roses et des artichauts à Rome”!⁸

A l'époque où Chateaubriand écrit ces lignes, sans doute à la faveur du tourisme naissant (un tourisme en “pays sauvage”: on explore la campagne française) et d'un goût nouveau pour le “pittoresque” des vieilles bâtisses (peintres et graveurs recherchent les “ruines”⁹), les curieux visitent déjà le château de Montaigne depuis deux ou trois décennies, apposant parfois leur paraphe sur les murs de la tour¹⁰, prêtant l'oreille aux traditions locales, comparant ce qu'ils voient à ce qu'ils ont lu dans les *Essais*. Si l'on excepte de rares précurseurs, passés par le village de “Saint-Michel-Montagne” pour des raisons professionnelles ou familiales, ce phénomène semble s'être peu à peu développé à partir des dernières années du XVIIIe siècle, période où le domaine avait été mis sous séquestre (de 1792 à 1803) en l'absence du propriétaire par voie de succession, Jean-François de Ségur-Montaigne, exilé volontaire en Espagne¹¹.

Il a fallu attendre toutefois les années 1810-1820 pour qu'un lectorat local aux attentes et aux disponibilités nouvelles suscite un genre¹² littéraire mineur qui associe la narration de voyage et la notice d'“antiquaire”, donne souvent dans la méditation élégiaque et ne se prive jamais de faire entrer, par la protestation, Montaigne et son château dans le champ des querelles idéologiques de l'époque. Cette production limitée - une vingtaine de textes courts - emprunte volontiers son cadre ou sa manière à des genres éprouvés: la lettre à l'ami, le récit d'escapade conviviale, le journal de voyage, le guide du voyageur, l'article de presse. On pourrait l'intituler “Visite à Montaigne”, le patronyme désignant à la fois l'écrivain et sa terre¹³.

⁸ La première mouture de ces pages consacrées à l'“Ambassade de Rome” (dernier chapitre des *Mémoires d'outre-tombe*, revu le 22 février 1845) date de 1828-29. Dans son “Journal de route” (pages insérées dans les *Mémoires*), Chateaubriand, de passage à Lorette, ne manque pas d'évoquer le pèlerinage de Montaigne en ce lieu: “Je n'ai point, comme Montaigne, laissé mon portrait en argent à Notre-Dame-de-Lorette, ni celui de ma fille, *Leonora Montana, filia unica* [en italiques]; je n'ai jamais désiré me survivre: mais pourtant une fille, et qui porterait le nom de Léonore!” L'ambassadeur avait-il emporté le *Journal* de Montaigne dans ses bagages? Le trait qu'il rapporte n'avait pas échappé aux lecteurs catholiques de Montaigne.

⁹ Voir le *Nouveau voyage pittoresque de la France* publié par Osterwald (1817) et le *Choix de vues pittoresques* par Thiénon (1820).

¹⁰ Plusieurs *graffiti* sont encore visibles dans la “librairie” et surtout dans le “cabinet” contigu.

¹¹ Sur la succession des propriétaires de Montaigne, voir abbé Joseph Neyrac, *Montaigne*, Bergerac, J. Castanet, 1904; cf. A. Legros, *op. cit.*

¹² La conclusion du livre de Jean-Marie Schaeffer, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire?* (Paris, Editions du Seuil, 1989) nous incite à utiliser ce mot courant pour sa commodité, tout en sachant qu'il n'y a “rien de plus simple, et en même temps de plus trompeur, qu'un énoncé rapportant un texte à son *genre*”.

¹³ Le mot “visite” apparaît souvent dans le corps des textes considérés. Il faut toutefois attendre 1849 pour le trouver aussi dans le titre: *Visite au château de Montaigne en Périgord* (Bertrand de Saint-Germain).

Ce genre connaît très vite des signes d'essoufflement: plagiats nombreux, négligence dans la description sous prétexte que tout a déjà été décrit par d'autres; parfois même renvoi pur et simple aux publications antérieures (car certains se sont fait, chemin faisant, une réputation plus ou moins usurpée d'experts en la matière). De fréquentes réimpressions dans des revues locales montrent cependant que les lecteurs ne sont pas rassasiés. Au milieu d'articles qui intéressent davantage leur vie sociale ou professionnelle (médecine, botanique, techniques agricoles et industrielles, nouvelles militaires, administratives, politiques: le savoir polyvalent, la curiosité sans limite du pharmacien Homais!), les revues "polymathiques" auxquelles ils sont abonnés leur doivent ces escapades de bon ton sur le terrain de la "philosophie" et de l'histoire, en compagnie d'honnêtes gens à la plume aisée.

Vers le milieu du siècle, la "Visite à Montaigne" connaît un deuxième souffle. Récit pittoresque et méditation sublime tendent à s'effacer au profit d'un relevé plus méthodique des vestiges. Les inscriptions de la "librairie", plus ou moins négligées depuis 1770 (date du relevé de Prunis), constituent désormais, pour plus d'une décennie, le centre d'intérêt majeur des publications sur le château de Montaigne. C'est la grande époque des "Listes" de sentences, numérotées comme il se doit. Les caractéristiques de la "Visite à Montaigne" ne sont pas pour autant délaissées par ces nouveaux "antiquaires". Après 1861, date de l'établissement le plus complet du *corpus* d'inscriptions¹⁴, certains attardés, de loin en loin, se livreront même encore aux délices surannés du récit et de la méditation. Les lecteurs ne semblent toutefois plus très friands de ces morceaux de choix.

Les plus anciens témoignages écrits d'une visite à Montaigne, pour ainsi dire la préhistoire du genre, ne datent, à notre connaissance, que de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Un récit en vers et en prose à la manière de Chappelle et Bachaumont, publié sous l'anonymat: le *Voyage de M*** en Périgord*

Voir ensuite, en 1861, *Montaigne chez lui. Visite de deux amis à son château* (Edouard Galy et Léon Lapeyre); en 1862, *Nouvelle visite au château de Montaigne* (marquis de Gaillon); en 1885, *Visite aux ruines du château de Montaigne* (Charles Marionneau). Le titre donné par Jacques de Feytaud à son utile, mais perfectible mémoire de 1966 s'inscrit à bon escient dans cette tradition: *Une Visite à Montaigne* (*Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, en deux livraisons; ce texte a été réimprimé à la suite d'un article de Léonie Gardeau, *Avec Montaigne dans sa Seigneurie*, dans une plaquette éditée en 1971 par la Société des Amis de Montaigne, *Le château de Montaigne*). Nous empruntons à ce critique l'expression permettant de désigner le genre étudié, car elle a l'avantage de jouer sur l'équivoque du nom (lieu et personne), tout en suggérant un rapport de contemporanéité et même de familiarité avec l'auteur des *Essais*. Tel est bien l'esprit des "Visites à Montaigne".

¹⁴ Relevé effectué par Galy et Lapeyre. En établissant l'édition critique des sentences de la "librairie" (voir *Essais sur poutres*, op. cit.), nous avons parfois rectifié la transcription de ces deux auteurs et ajouté à la liste déjà connue le texte de dix sentences inédites, grecques et latines, encore décelables dans la couche inférieure des solives-palimpsestes.

(l'auteur en était un certain Courtois, procureur de son état, venu sans doute au château dès-qualités vers 1762)¹⁵. Un catalogue des inscriptions de la “librairie” établi par l'abbé Joseph Prunis (à la recherche d'archives privées, il a visité Montaigne en 1770, trouvant à cette occasion le “Journal de voyage” manuscrit dans un coffre) et publié par le *Journal des Beaux-Arts et des Sciences* (année 1774)¹⁶. Une évocation brève du site de Montaigne par Meunier de Querlon dans sa préface au *Journal de voyage de Montaigne* (1774)¹⁷. Une description du village, du château et de la “librairie” consignée par François-de-Paule Latapie, inspecteur des Manufactures, dans son “Journal de tournée” manuscrit, à la date du 27 mai 1778¹⁸. Non datée, une lettre écrite à un ami par le peintre et conventionnel Gabriel Bouquier, où l'on trouve de précieux renseignements sur les peintures du “cabinet” (Bouquier avait autrefois rendu visite à son oncle, curé du village de Montaigne pendant cinquante ans, mort en 1795)¹⁹. Une brève notice consacrée au château et à la “librairie” par Pierre Bernadau, “homme de loi et membre de plusieurs ci-devant académies” dans ses *Antiquités bordelaises* de 1797 (“On montre encore *le lit* [...]”: déjà le ton du guide pour une visite qui s'organise)²⁰. On retrouvera chacune de ces composantes, bien dosées, dans les relations de “Visite à Montaigne” des décennies à venir: journal de voyage, lettre familière, récit d'aventure, description pittoresque, inventaire savant, témoignage, invitation au voyage, commentaire philosophique à l'occasion.

Sur ce dernier point, les documents examinés portent encore la marque du siècle des Lumières. Si, pour Courtois, Montaigne n'est guère qu'un écrivain “curieux”, qui, retiré dans sa tour, “s'amusoit à

¹⁵ Cette rare plaquette comprend aussi un *Voyage en Lorraine* (la Bibliothèque nationale de France — désormais BnF — en conserve un exemplaire: Rés. L 30-314). L'ouvrage a fait l'objet d'un compte rendu peu favorable, avec citation de larges extraits du texte, dans *L'Année littéraire* de Fréron, Tome VIII, 1762. Il a été édité en 1878 par Ferdinand Villepelet sous le titre: *Voyage de M. Courtois en Périgord*, Paris, E. Rouveyre / Sauveterre, J. Chollet. Partie concernant la visite à Montaigne reproduite dans A. Legros, *Essais...*, *op. cit.*

¹⁶ Abbé Joseph Prunis, “Lettre aux Auteurs du Journal au sujet des Voyages de Michel de Montaigne”, suivie des “Inscriptions Grecques et latines, trouvées dans le Cabinet de Montaigne”, 2e supplément au *Journal des Beaux-Arts et des Sciences*, 1774, tome V, p. 328-350. Liste reproduite dans A. Legros *Essais...*, *op. cit.*

¹⁷ Meunier de Querlon, “Discours préliminaire” à l'édition du *Journal de voyage de Michel de Montaigne*, Rome/Paris, Le Jay, 1774.

¹⁸ Voir la publication de ce document par les Archives historiques du département de la Gironde, Paris/Bordeaux, 1903, 38e vol., n° CXLVI: “L'industrie et le commerce en Guienne sous le règne de Louis XVI. Journal de tournée de François-de-Paule Latapie, inspecteur des manufactures en 1778”. Texte reproduit dans A. Legros..., *Essais, op. cit.*

¹⁹ Cette lettre a été publiée par Gabriel Lafon, *Gabriel Bouquier, de Terrasson, Député à la Convention Nationale, Peintre de Marines et de Ruines, Poète didactique et dramatique*, Bordeaux, Ferret et fils / Terrasson, G. Lafon, 1905, p. 116-118. Voir aussi Joseph Saint-Martin, “Une description peu connue de la Tour de Montaigne”, *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, 3e série, n° 30, 1964, p. 63-66; textes reproduits dans A. Legros, *Essais...*, *op. cit.*

²⁰ P. Bernadau, *Antiquités bordelaises ou Tableau historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, Bordeaux, Moreau, 1797, p. 243-245. A.-L. Millin, dans ses *Voyages dans les départements du midi de la France*, Tome IV, Seconde partie, Paris, Imprimerie impériale, 1811, reprendra dans une note (p. 659-660, note 1) les observations plus ou moins fondées — et sans doute indirectes — de Bernadau.

peindre les hommes”, pour Latapie, “[ce “philosophe”], perçant les ténèbres qui l’enveloppaient de toutes parts, plana sur son siècle, et dévoila la nature et les passions de son espèce en descendant profondément dans son âme”. Bouquier achève sa lettre sur cette sobre considération: “Voici ce que j’ai vu de l’habitation de ce sage”. Mais la plume de Bernadau ne recule pas devant l’emphase: “[Montaigne est] l’honneur de la raison humaine, dans un siècle où elle a failli succomber”.

Pour la plupart des visiteurs de cette époque, l’écrivain et gentilhomme périgourdin est l’emblème de la lucidité, l’incarnation de l’esprit libre et lumineux triomphant de tout obscurantisme, le précurseur. On se rend à son antique demeure comme dans un “Temple de la philosophie”. Le monument conçu par le marquis René de Girardin pour son parc d’Ermenonville (achevé en 1776) ne porte-t-il pas ce nom? Or cet ami et hôte de Jean-Jacques vieillissant avait précisément dédié à Montaigne cet édifice à l’antique dont les colonnes honoraient la mémoire de Descartes, de Newton, de Penn, de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau, pour ainsi dire ses descendants. Une inscription résumait tout ce que la philosophie moderne devait à l’illustre ancêtre: “*omnia dixit*”, “il a tout dit” !²¹.

Fidèle à cet esprit, la conclusion de Latapie, ce familier des Montesquieu²², annonce cependant une sensibilité nouvelle qui doit beaucoup aux peintres et graveurs contemporains d’Hubert Robert, mais aussi à l’essor d’un tourisme régional à caractère culturel et patrimonial: “La Brède et Montaigne seront très certainement, dans quelques siècles, les deux points de la Guienne dont les gens doctes parcourront les *ruines* avec le sentiment du *regret* et de l’admiration. Je ferai un jour dessiner et graver ces deux morceaux, pour ma propre satisfaction et celle des antiquaires futurs”. Plus qu’ailleurs, en ce “pays sauvage” où l’inspecteur a eu tant de mal à trouver la demeure de Montaigne - ce “grand homme” inconnu des gens du lieu -, le “philosophe” fait figure de *génie*, “un génie unique en son genre”. Prunis, tout à son “travail”, disait que celui-ci “ne fut pas long dans une Bibliothèque où l’on ne voit que des tristes débris de planches pourries”. Latapie, au cours de son escapade, a ressenti bien autre chose: “J’ai passé une heure et demie dans cette chambre, avec un plaisir qui ne ressemblait à aucun de ceux que j’éprouve

²¹ Rappelons pourtant que cet édifice est, de propos délibéré, inachevé, comme l’indique une autre inscription: “*Quis hoc perficiet?*”. Sans doute un hommage à celui qui voulait que la philosophie fût “enquérante, non résolutive”, ouverte comme les *Essais*. Dans les années 1810, Gérard Labrunie (Nerval) se rendra plus d’une fois avec son grand-oncle près de ce temple déjà en ruine -et conçu comme tel- pour s’y recueillir devant “tous ces grands noms de la pensée qui commencent par Montaigne et Descartes, et qui s’arrêtent à Rousseau”. Transmission et même filiation. D’autres images se mêlent cependant, pour le narrateur de *Sylvie*, à cette édifiante visite: “Là, tout enfant, j’ai vu des fêtes où les jeunes-filles vêtues de blanc venaient recevoir les prix d’étude et de sagesse”... Voir aussi les pages consacrées à Ermenonville par Arthur Young, *op. cit.*, p. 179-180.

²² Précepteur du petit-fils de Montesquieu et ami de son fils, Latapie fit du château et du village de La Brède son lieu de prédilection.

ordinairement”. Ce sentiment nouveau s’exprime encore avec les mots de l’hédonisme, mais c’est pour dire que ce langage est insuffisant. Ce qu’éprouvait le visiteur, un mélange complexe de “plaisir” et de “regret” -une bienheureuse mélancolie?-, relevait encore d’une rhétorique de l’indicible.

A l’orée du siècle suivant, ce sentiment nouveau cherche sa syntaxe, son lexique et sa tonalité, par exemple dans la bouche du comte de Caila lisant son “Mémoire sur la ville de Castillon sur Dordogne” en séance publique de l’Académie de Bordeaux, le 20 avril 1801²³ : “Quelle fut ma *surprise* à la vue du désordre, de l’abandon, de la dégradation de cette bibliothèque et de ce cabinet sur lesquels les vents et toutes les intempéries des saisons avaient exercé leurs ravages! ” Un constat de désolation: “Il ne reste plus de cette bibliothèque que quelques tablettes, les inscriptions dont les soliveaux étaient chargés sont presque toutes effacées. Les Peintures à fresque qui couvraient les murs du cabinet paraissent à peine”. A cette première d’une lignée de *déplorations*, les considérations sociales et politiques ne sont peut-être pas étrangères: ce futur baron d’Empire (1810) stigmatiserait-il ainsi ces familles d’ancien régime qui n’ont pas su préserver un patrimoine universel dont elles avaient reçu la garde par héritage? Latapie avait déjà remarqué en son temps que le vieux Ségur-La Roquette savait à peine lire²⁴.

Même exclamation sous la plume de Jean-Baptiste Souffrain²⁵, avocat et juge au Tribunal civil de la ville de Libourne, auteur d’une “Notice sur le château de Michel de Montaigne et sur ce philosophe” publiée en 1810 dans la section “Histoire” du *Bulletin polymathique* (Museum d’Instruction Publique de Bordeaux). A la “surprise” indignée s’est toutefois substitué un désir de *recueillement* quasi religieux,

²³ Nous citons Caila d’après les copies recueillies par le Dr Payen (BnF, 8° Z Payen 675, “Le fief de Montaigne” et 4° Z Payen 713, f° 114), qui l’appelle, par anticipation, “baron du Caila” (ce qu’il ne deviendra qu’en 1810)

²⁴ Confirmé dans ses droits de propriété en 1752, à la suite de deux longs procès, Alexandre de Ségur-Montaigne, descendant de Montaigne au 4e degré, meurt en 1760. Sa veuve se remarie à son beau-frère, Charles de Ségur-La Roquette, qui réside à Montaigne jusqu’à la majorité du fils aîné d’Alexandre, Jean-François de Ségur-Montaigne (1753-1819, propriétaire légal à partir de 1788 seulement). Le chevalier de Ségur-La Roquette a accueilli Courtois vers 1762 et Prunis en 1770. Il laisse l’abbé emporter le manuscrit du “Journal de voyage”, puis se ravise (la lettre de Prunis aux “Auteurs” du *Journal des Beaux-Arts et des Sciences*, en 1774, a d’abord pour but de dénoncer cette volte-face à l’occasion du procès qui oppose Prunis à Ségur-La Roquette et à Meunier de Querlon; la publication des sentences de la “librairie” n’est, pour l’“inventeur” du “Journal de voyage de Montaigne”, qu’une maigre compensation). Lorsque Latapie passe à Montaigne, en 1778, les maîtres en sont partis depuis quatre ans et il n’y trouve que des fermiers. Le vieux curé Bouquier (oncle du conventionnel et docteur en théologie) lui donne cependant plusieurs informations (parmi elles, la présence du *Beuther* au château, trente ans auparavant). C’est sans doute de lui que Latapie apprend que Ségur-La Roquette savait à peine lire. Il n’est pas impossible que cette remarque ait un rapport avec ce “Journal de voyage” que le chevalier n’avait su ni trouver ni lire avant l’intervention de Prunis: comment le curé aurait-il ignoré la mésaventure de son confrère et ses démêlés avec le châtelain du village?

²⁵ Dans un court préambule, l’auteur de cet article non signé se donne comme l’auteur des *Essais sur la ville de Libourne*. Il s’agit donc de Souffrain, et non de Bernadau, comme le pensaient A. de Roumejoux *et alii* (*Bibliographie générale du Périgord*, 1897-99).

ostentatoire : “avec quel respectueux silence ne se trouve-t-on pas dans le cabinet où le plus vrai et peut-être *le plus profond* des philosophes écrivit et *médita* ses Essais immortels!” Au reste la “notice” emprunte peu au récit, mais ce court passage narratif - où l’emploi de l’indéfini tend à imposer au lecteur et futur visiteur de la tour le sentiment qu’il *doit* avoir en ces lieux - inaugure une sorte de parcours initiatique, dont l’étape ultime est cette entrée dans le *saint des saints* : la “librairie”. Il n’est pas indifférent que l’article se présente sous la forme d’une palinodie: véritable conversion d’un lecteur qui, jadis, boudait un peu Montaigne, écrivain trop volage à son goût, mais qui maintenant proclame: “Tout nous ravit et nous enchante dans MONTAIGNE [en capitales dans le texte], au point que nous ne voudrions pas pour beaucoup qu’il eût écrit d’une manière différente”. Le “philosophe” précurseur des Lumières se trouve ainsi doté, par la qualité même de son style, d’une “profondeur” de *penser* où la part de lucidité déjà reconnue s’accompagne désormais d’une sorte d’obscurité féconde. L’association de ces deux tendances contraires constitue proprement la *méditation*, pratique mentale d’un esprit moins “philosophe” que “penseur”, ruminant fertile du “songeur” -penseur et poète- au-delà de tout discours.

Montaigne “méditant” dans ce lieu à l’écart du monde, plus proche de la cellule d’un ermite que du ferme rivage où se tient, selon Lucrèce, le sage épicurien, telle est la figure pour un temps fixée de ce “philosophe” qui se voulait pourtant toujours mobile, “impremedité et fortuite”, de cet écrivain qui allait “de la plume comme des pieds”. “*C’est là* [au deuxième étage de la tour] qu’il se retirait pour se livrer à ses méditations, et les confier au papier”, écrit Vaysse de Villiers, auteur d’un *Itinéraire descriptif ou Description routière, géographique, historique et pittoresque de la France et de l’Italie* (1818)²⁶. Dans ce guide des routes de France, l’inspecteur des Postes ne néglige pas au passage d’indiquer à son lecteur et futur touriste la fenêtre de laquelle on a la plus belle “vue”. On entrera ainsi dans l’intimité de Montaigne, contemplant du haut de la tour le paysage qu’il contemplait, participant de ce fait à ses “méditations”. Par-delà les siècles, la visite du lieu ne peut que créer cette mystérieuse communion des esprits dans le silence recueilli.

L’année précédente (1817), Edmond Géraud avait même employé pour la première fois le mot “*pèlerinage*” pour désigner ce “Voyage au château de Montaigne” proposé aux lecteurs de la *Ruche*

²⁶ “Itinéraire” est synonyme de “promenade”, comme l’indique le titre d’un ouvrage du comte de Girardin, *Promenade ou itinéraire des jardins d’Ermenonville*, Paris, 1788. Cf. *infra*, le titre donné par Auguste Charrière à la relation de sa visite (1838).

d'Aquitaine sous la forme de deux "Lettres à un ami" ("E. à D.")²⁷. L'auteur est, cette fois, un monarchiste; il ne fait pas mystère de ses opinions: "des fermiers obscurs ou des spéculateurs avides se partagent ce qui reste encore de la demeure de nos plus célèbres familles". Toujours l'indignation devant la vétusté des bâtiments, mais les réprochés sont, cette fois, les nouveaux propriétaires: des usurpateurs! Quant aux sentences tracées dans la "librairie", quelques mots suffisent pour en rendre compte: ce sont "de grandes vérités morales que l'on trouve partout dans les bons livres" (*i.e.* ceux qui ornent, n'en doutons pas, les bibliothèques de Géraud, de son "ami" et de ses lecteurs). L'intérêt est ailleurs, c'est le regard même de "Montagne" qu'on traque, "chaque fois qu'*en méditant* il cherchait des yeux les poutres de son plafond". On parvient presque à le "voir". Du moins sent-on, sans doute possible, sa présence, de préférence dans le "cabinet", plus retiré et plus étroit que la "librairie" contiguë: "*C'est là* [cf. Vaysse de Villiers] que Montagne a écrit ses *Essais* ; *je croyais encor l'y voir* : il est impossible de se tromper sur la place où il se mettoit de préférence, près de la cheminée qui en occupe le fond." Trop de vestiges -donc de descriptions- nuiraient à ce sentiment exquis. Par chance, "il n'est resté en ces lieux que la solitude et le silence: *pas une table, pas un meuble* qui lui ait appartenu". Cet inventaire négatif fera des émules. Gageons que ce dépouillement n'était pas pour déplaire aux plus dévots des "pèlerins"!

"*Il y avait* sa chapelle, sa chambre, son cabinet et sa bibliothèque. Il ne reste de tout cela que des murs dégradés, sous un toit à moitié ruiné par les vents et les pluies: vous n'y trouveriez *pas un meuble, pas un livre, rien* qui ait été à l'usage du philosophe". La mélancolie est de règle pour deux Anglais - encore deux amis - censés avoir écrit ces lignes sur leur "Journal manuscrit", publié en 1826 dans le *Calendrier des Corps administratifs, judiciaires et militaires du département de la Dordogne*. L'auteur de ce pseudo-journal était François-Vatar Jouannet, bibliothécaire de la ville de Bordeaux, qui, pendant une bonne vingtaine d'années, grâce au manuscrit de Latapie qu'il copie parfois sans vergogne et à couvert, passera pour le spécialiste du château de Montaigne. Nos deux "Anglais" ne sont pas venus en archéologues: "le château de Montaigne n'est véritablement intéressant que par les souvenirs qu'il réveille". Foin des descriptions (tout au plus traduira-t-on en français les six sentences relevées par Latapie; d'autres les reprendront à leur tour...). Ce qu'il faut dans cet écrit intime, c'est faire *sentir* les lieux. L'inventaire négatif aboutit ainsi au mot qu'on attendait, un mot qui résume tout pour l'âme

²⁷ Cet emploi analogique du mot "pèlerinage" par Géraud est antérieur de dix-huit ans à la date donnée dans le *Robert* pour le "premier emploi connu": Stendhal, 1835 ("Cet homme rare avait fait un pèlerinage à Ferney pour voir Voltaire", *Vie de Henry Brulard*).

sensible: “ce n’est qu’un *tombeau vide*”! Par bonheur, l’ “ombre” de Montaigne hante encore ce séjour déserté. Pour sentir cette présence, le coeur et l’imagination comptent plus que l’acuité visuelle. Cependant Jouannet, par Anglais interposés, n’oublie pas de faire état de ses convictions: si le “tombeau” est “vide”, c’est qu’il a été “abandonné par ceux qui auraient dû religieusement veiller à sa garde”. De la Révolution à la Restauration en passant par l’Empire, l’état du château de Montaigne aurait-il été l’une de ces pierres de touche auxquelles s’essayait l’idéologie en cette région du Bordelais? Les protestations indignées des uns et des autres laissent assez entendre que, pour leurs auteurs, les enjeux n’étaient pas que littéraires.

Charles Compan est, pour sa part, plein de nostalgie à l’égard de la “vieille féodalité” et des “castels” du Périgord. De futures ruines, comme il s’empresse de le déclarer dans un article confié à la *Mosaïque du midi* en 1838, écrit dans un style tout pénétré de l’urgence de la mission: “Hâtons-nous de franchir le seuil; si votre coeur bat comme le mien d’une émotion ineffable; si le souvenir d’un grand homme vous inspire cette profonde vénération qu’on ne peut refuser aux bienfaiteurs de l’humanité, entrez: nous visiterons ensemble la maison d’un autre Socrate”. Ce n’est même plus une invitation à venir: par la magie du verbe, le récit du voyageur y supplée. On s’y croirait, on y *est* ! Sait-on d’ailleurs si l’on pourra encore à l’avenir visiter ce château? Compan est l’un des derniers témoins de ce qui, un jour prochain, aura cessé d’être. Il met en scène sa hâte: “Détournons les yeux de ce magnifique panorama: le temps presse”; quant aux sentences des poutres, elles “s’effacent de jour en jour”. Le guide bouscule le visiteur fictif: “Arrêtons-nous un instant...”, “Maintenant arrivons jusqu’au dernier étage...”. A la faveur de cette dramatisation du récit, on passe rapidement sur les descriptions. Si le lecteur a bien compris le message, il viendra se rendre compte par lui-même, et sans tarder! de ce qu’il y a à voir, ou plutôt à sentir, dans la frémissante mais vacillante demeure d’un Montaigne plus sensible au *coeur* qu’à la raison.

Au cours de cette même année 1838 paraît dans une revue anglaise, *The London and Westminster Review* (le directeur en est John Stuart Mill), un long article du critique et poète John Sterling sur Montaigne et Shakespeare. L’auteur y insère quelques pages d’un journal de voyage qu’il attribue à “un jeune-homme” (lui-même!) passé par le château de Montaigne plusieurs années auparavant. La visite est datée du “21 sept. 18-” (Sterling se trouvait à Bordeaux en 1836). Le “jeune-homme”, accompagné d’un ami “chevaleresque et mélancolique”, était moins pressé que Compan. Il s’est muni des *Essais* et il relict fort à propos la description de la “librairie”, placée sur l’exemplaire de Bordeaux à la fin

du chapitre “De trois commerces” (III, 3)²⁸. N’oubliant aucun détail intéressant son pittoresque récit (le “breakfast” à l’hôtel des Princes, à Castillon; la montée par char à banc sur “une route détestable”; le château “très anglais” de Gurson), il relève cependant neuf sentences, qu’il numérote soigneusement (préfiguration des “listes” à venir). Au demeurant il goûte, comme il se doit, la nudité des bâtiments, signe, selon lui, non de la négligence des propriétaires successifs, mais bien de leur respect pour leur illustre prédécesseur. Toujours ce même débat ...

Vers la fin de l’année, le 16 septembre 1838, frappe à la porte de Montaigne une joyeuse bande périgourdine: “S.”, “L.”, “B.N.”, “G.” et Auguste Charrière, avocat et juge de paix à Périgueux qui signe le récit de cette virée récréative sous un titre alléchant: *Promenade d’amis au château de Montaigne et à l’abbaye de Vauclair*²⁹. L’auteur rend un vibrant hommage à Jouannet qui, “le premier, publia ces intéressantes notices tant recherchées aujourd’hui, et que l’on regrette de voir disséminées dans plusieurs publications de notre Calendrier administratif” (vérification effectuée, Jouannet n’a jamais rien fait d’autre que reproduire inlassablement le même texte — celui des faux “Anglais” —, au préambule près: un paragraphe dans lequel il déclare que la “librairie” a été maintes fois décrite!)³⁰. Le temps n’est plus à la mélancolie: Charrière trouve sur les poutres des “inscriptions très bien conservées” (auraient-elles été restaurées?). Il va même jusqu’à dire qu’ “aucun caractère n’est effacé”. Si tel était le cas, il est bien regrettable que ses amis et lui n’aient pas pris la peine de les retranscrire. Tout au plus l’auteur en consigne-t-il six, en français: celles qu’il a prises dans Jouannet, qui, lui-même, les avait traduites à partir du journal de Latapie. Pour le reste, tout Charrière est déjà dans Jouannet. Galy et Lapeyre (ici,

²⁸ “[Elle est au troisieme estage d’une tour. Le premier c’est ma chapelle, le second une chambre et sa suite ou ie me] couche sou[vent pour estre seul. Au-dessus elle a une grande garderobe. C’estoit au temps] passe le lieu le plus inutile de ma maison. Le passe la et la plus part des iours de ma vie et la plus part des hures du iour. Je n’y suis iamais la nuit. A sa [s]uite est un cabinet asses poli, capable a recevoir du fy pour l’hiver tres plaisamment percé. Et si ie ne creignois non [p]lus le soin que la despance: le soin qui me chasse de toute besouigne: ie pourrois facilement coudre a chaque [c]oste une galerie de cent pas de long et douse²⁸ de large a plein pied, aiant trouve tous les murs montez [p]our autre usage, a la hauteur qu’il me faut. Tout lieu retiré requiert un promenoir. Mes pensees dorment si [i]e les assis. Mon esprit ne va si les iambes ne l’agitent. Ceus qui estudient sans livre en sont tous la. La [f]igure en est ronde et n’a de plat que ce qu’il faut a ma table et a mon siege, et vient m’offrant en se [c]ourbant, d’une veue, tous mes livres rengez a cinq degrez tout a l’environ: ell’a trois veues de riche et [li]bre prospet, et sese pas de vuide en diamettre. En hiver i’y suis moins continuellement: car ma maison [e]st iuchee sur un tertre, come dict son nom: et n’a point de piece plus esvantee que cetecy: qui me plait [d’]estre un peu penible et a l’escart: tant pour le fruit de l’exercice: que pour reculer de moi la presse. C’est [la] mon siege. L’essaie a m’en rendre la domination pure et soustraire ce sul coin a la communauté et [con]iugale et filiale et civile. Partout ailleurs ie n’ai qu’une autorité verbale: en essance, confuse. Miserable a mon gre, qui n’a ches soi ou estre a soy: ou se faire particulierement la court: ou se cacher” (entre crochets, les mots et lettres empruntés par Strowski à l’édition de 1595 pour combler les lacunes du manuscrit endommagé par un relieur).

²⁹ A. Charrière, *Promenade...*, Périgueux, Dupont, 1838. Cf. Stendhal, *Promenades dans Rome*. En l’année 1838 paraissent *Les Mémoires d’un touriste*.

³⁰ Pour les diverses références de ce même article, voir *Essais sur poutres*, op. cit.

“G.” et “L.”) diront plus tard qu’ils n’ont guère fait, durant cette visite, qu’inscrire leurs noms au milieu de tant d’autres (souvent anglais et polonais, note Charrière) sur les murs de la “librairie”.

Cependant le château de Montaigne continue d’être un prétexte à l’affrontement des idéologies. Avec la visite du Père Lacordaire, le lundi 11 avril 1842, aux yeux de tous les lecteurs du *Mémorial bordelais*, il en devient même le *théâtre* d’élection. Après avoir rappelé l’état “déplorable” de la prestigieuse demeure, mais aussi le bon accueil des “dames de la maison”, et décrit les lieux avec économie (“chapelle en ruines”, “bibliothèque déserte”), l’auteur de l’article en vient à l’essentiel: à l’opposé des sentences du plafond, où s’affiche encore le “scepticisme” qui “dévorait” Montaigne, on a pu voir “le pieux recueillement avec lequel le R.P. [*i.e.* Révérend Père], ce prince de la Foi catholique, méditait au milieu des ruines qui servirent autrefois au plus sceptique des philosophes. Le doute le plus noble, la foi la plus sincère et la plus ardente se rencontraient sous le même toit. On dit qu’un sourire de triomphe anima le visage du R.P. au sortir de ses méditations.” Un combat de géants, d’autant plus redoutable qu’il était silencieux, au cours duquel, par deux fois, sous la plume partisane, Montaigne se voyait ravir cette qualité de “méditant”, cette “profondeur” que, trente ans auparavant, un Souffrain lui avait reconnue. Tout un parcours à refaire pour celui qui, face à cette grande figure de l’Eglise qu’était Lacordaire, demeurait pour beaucoup l’adversaire le plus dangereux de la Foi catholique. La tentation toujours renaissante du doute n’est-elle pas la pire de toutes pour un croyant? ³¹

Pour celui qui s’intéresse avant tout au *pouvoir* des lieux, ce qui subsiste néanmoins, c’est l’image d’un homme “méditant” sur un champ de ruines. Montaigne ou Lacordaire? L’ “ombre” d’un grand esprit ou le profond et silencieux penseur vivant? Qu’importe! Le lieu est en tout cas propice à la “méditation”. Sur ce point précis, l’article du *Mémorial bordelais* est bien dans la lignée de tout un demi-siècle de courts récits qui, à travers la diversité des formes, ont contribué à faire de la “librairie” de Montaigne l’équivalent d’un *sanctuaire* de la pensée.

³¹ Voir, en complément de cet article (BnF, 8° Z Payen 675), Paul Courteault, “Un prédicateur et un philosophe à Bordeaux en 1842”, *Revue Philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 1911, p. 145-163. Une telle antithèse ne sera plus de mise lorsque l’évêque de Périgueux, Mgr Dabert, se rendra par deux fois en la chapelle du château de Montaigne, en 1867 et en 1875, soulignant dans ses homélies l’attachement de Montaigne à la foi catholique (J. Saint-Martin, *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, n° 14, 4e série, avril-juin 1968).

Lorsqu'il pénètre dans la bibliothèque de Montaigne, le 6 septembre 1848, le Dr Bertrand de Saint-Germain franchit en effet le seuil d'un "sanctuaire", comme il l'écrit dans sa "Visite au Château de Montaigne en Périgord", publiée l'année suivante dans les "Mélanges bibliographiques" du *Bulletin du Bibliophile*, puis en plaquette autonome (Paris, Techener, 1850). La description minutieuse l'emporte cette fois sur le récit et l'expression des sentiments. Sans doute l'habitude du diagnostic y est-elle pour quelque chose. On peut aussi penser que les lecteurs de ce médecin "antiquaire" attendent, en ce milieu du siècle, plus d'informations nouvelles que d'émotions convenues. L'auteur au regard clinique constate que les murs sont "nus", mais sans déploration. Il concède tout au plus une phrase à la thématique de circonstance: "Au troisième étage est donc ce sanctuaire où Montaigne s'entretenoit avec les plus illustres morts de l'antiquité et mêloit à leurs doctes leçons *ses profondes rêveries*, ses fantaisies piquantes et naïves". Seules les inscriptions des solives l'intéressent vraiment: "Nous nous sommes plu à les transcrire, et nous ne doutons point du plaisir que les curieux auront à les lire, car nous ne sachions pas qu'elles aient jamais été intégralement reproduites, malgré leur valeur réelle, et l'intérêt qui s'y rattache, puisqu'elles indiquent la *disposition* habituelle de notre philosophe". Est-ce par hasard si cette dernière remarque, justification de l'entreprise au nom du souci de mieux connaître Montaigne et sa pensée, use du mot par lequel la rhétorique ancienne désignait l'organisation d'un discours? Bertrand en donne l'équivalent dans la phrase suivante, preuve de sa volonté de méthode: "Les voici *dans l'ordre* où elles se présentent dès que l'on pénètre dans la pièce". Suivent quatorze sentences grecques et latines numérotées, auxquelles s'ajoutent, en note, deux sentences en français rapportées naguère par Le Clerc³². Le visiteur va jusqu'à mentionner le remplacement d'une des solives dont l'inscription a été conservée³³. Etrange "ordre" pourtant, puisque les premières inscriptions censées se trouver dans la première travée en entrant (à l'ouest) sont en fait dans la troisième travée (à l'est). Le très sérieux docteur est-il donc entré par la fenêtre? Etait-ce aussi la "disposition habituelle" de Montaigne? L'article s'achève sur la lecture du texte lacunaire de la longue inscription murale du "cabinet" adjacent à la "librairie" et sur quelques remarques concernant les vestiges de tableaux peints. Si Bertrand salue encore la "présence" de l'écrivain, ce n'est plus celle d'une "ombre" sensible à l'âme d'élite, mais bien celle, plus tangible, des inscriptions

³² Voir, dans l'édition Le Clerc (ou Leclerc) des *Essais* (1826), "Notes et preuves", p. 127-129.

³³ On apprendra par Galy et Lapeyre (voir *infra*) que l'inscription de l'ancienne solive avait été détachée d'un coup de scie avant son remplacement. Lors d'un voyage à Montaigne, le duc Decazes (Chateaubriand consacre plusieurs pages à ce célèbre ministre dans ses *Mémoires*) et son fidèle ami Mirbel (membre de l'Institut) en ont dicté le texte au propriétaire d'alors, M. du Buc de Marcussy, qui l'a reproduite sur le mur. Il ne reste plus aujourd'hui aucune trace de cette inscription (trois vers de Lucrèce).

subsistantes, “marques les plus vivantes qui soient restées de la présence de notre philosophe dans cette salle.” Une “présence”, somme toute, bien circonscrite et assez matérialisée pour être examinée de près et non plus seulement sentie.

Cet article n’a pas échappé à un autre médecin qui passe alors pour le prince des “montaignologues”³⁴. Le Dr Payen s’empresse en effet de l’annoter, puis de publier “un relevé plus complet que ceux qui ont été publiés jusqu’à ce jour”, dans ses *Nouveaux Documents inédits ou peu connus sur Montaigne* (Paris, P. Jannet, 1850). Soit dix-huit sentences (dont une traduite du français à partir de Le Clerc), toujours numérotées. Plus de récit de “visite”: de simples pièces à verser au dossier “Montaigne”. Or en 1837, treize ans auparavant, Jean-François Payen sacrifiait encore au ton de l’époque quand, dans une “Notice” rédigée pour le *Panthéon littéraire* à l’occasion d’un projet d’édition des oeuvres de Montaigne, il déplorait “l’état d’abandon dans lequel on voit aujourd’hui le château et surtout la tour de Montaigne”. Comme tant d’autres, il imaginait alors l’avenir proche de cette “intéressante demeure”: “des ruines”! S’il a bien visité lui-même la “librairie” vers 1833³⁵, que n’a-t-il donc soigneusement retranscrit les inscriptions encore visibles?

La question vaut aussi pour l’abbé François Audierne, “antiquaire” périgourdin et informateur habituel de Payen (il lui doit le texte de la grande inscription murale du “cabinet”), venu au château en 1822 et en 1824 (“époque où, selon Audierne, cette célèbre demeure était abandonnée à des colons rustiques dans toute la force du terme”!)³⁶. Autre époque, autres intérêt. Celle qu’inaugure Bertrand de Saint-Germain, plus “positive” que la précédente (Auguste Comte est à son apogée) est marquée par la recherche de documents tangibles. La “découverte” des sentences de la “librairie” de Montaigne s’effectue peu à peu dans ce climat de recherche propice à l’émulation et même à la surenchère.

Il faut attendre toutefois dix ans pour voir mieux... et plus. Dans la préface de sa nouvelle édition de *Michel de Montaigne, sa vie, ses oeuvres et son temps* (Paris, Didot frères / Rouen, Ch. Haulard, 1860), François Bigorie de Laschamps, procureur impérial à Rouen, annonce “des documents

³⁴ Mot de Villemain. Sur le Dr Payen, voir M. Simonin, “Le zèle et la compétence: le docteur Payen, Reinhold Dezeimeris, et les études montaignistes au XIXe siècle”, *M.S., op. cit.*, p. 79-104.

³⁵ Payen donne cette précision dans une note, p. 32: l’inscription votive du cabinet était déjà altérée “lorsqu’il y a dix-sept ans nous visitâmes le château de Montaigne”.

³⁶ La lettre d’Audierne à Payen dont ces mots sont extraits a été publiée dans le *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, n° 8, mars 1940. Audierne indique ailleurs que le texte de l’inscription votive du “cabinet” (inauguration du lieu et de la “retraite” de Montaigne) a été relevé en 1810, et non 1807 (lettre du 25 mai 1850, BnF, 4° Z Payen 713, f° 120):.

inédits, puisés aux meilleures sources”³⁷. Le nouvel appendice comprend en effet, outre les dix-huit sentences publiées par Payen (dont Bigorie suggère qu’il les devait à “l’obligeance” de l’abbé Audierne), le texte de quinze inscriptions récemment découvertes par l’auteur. Le commentaire d’accompagnement fait la part belle à l’évocation d’un Montaigne plus *redivivus* que jamais. Déjà le lecteur de 1855 était invité à imaginer, pour chacune des “vues”, les paysages qui avaient pu charmer “l’oeil contemplatif de Montaigne” et à communier par le regard avec l’illustre et antique habitant de la tour. Cet habitant, le lecteur de 1860 le trouvera, dans l’appendice, en pleine activité, “grimp[ant] sur une échelle”, “in crust[ant] dans le bois”, au fer chaud (en fait, les lettres sont peintes, non gravées), “patiemment, lettre à lettre”, le “secret de sa pensée”. L’auteur aime cette tradition locale qui donne du *relief* à ses trouvailles en même temps qu’elle substitue à l’ “ombre”, à l’ “esprit”, à l’ “âme” du philosophe, l’image bien physique et vivante d’un écrivain-artisan au travail. La préface est datée du 1er mars 1860. Peu de temps auparavant, en décembre 1859, Pierre Magne, ministre de Napoléon III, s’était rendu acquéreur du domaine de Montaigne³⁸. Doit-on à son impulsion restauratrice cette rapide moisson de sentences inédites?

C’est en tout cas sur l’invitation du nouveau propriétaire que l’année suivante, en 1861, deux “antiquaires” périgourdins viennent séjourner au château pour y effectuer un relevé en bonne et due forme des inscriptions et peintures de la tour. Le Dr Jean-Baptiste Edouard Galy est alors conservateur du Musée de Périgueux. Son compagnon d’aventure, Léon Lapeyre, est bibliothécaire de cette même ville. Tous deux sont déjà venus, on s’en souvient, treize ans auparavant, en compagnie de Charrière. Cette fois, ils s’attèlent à la tâche, portant à cinquante-six le nombre de sentences inventoriées. Détail intéressant: deux d’entre elles font partie d’une couche inférieure d’inscriptions. Plusieurs solives sont en effet des palimpsestes. Même lorsqu’ils ne parviennent pas à lire le texte recouvert, les deux observateurs ne manquent pas de mentionner ce fait, chaque fois qu’il se présente, dans le relevé qu’ils publient: une plaquette de soixante-neuf pages intitulée *Montaigne chez lui. Visite de deux amis à son château* (Périgueux, J. Bounet, 1861; tirage à 150 exemplaires). Datée du 1er septembre 1861, une inévitable “Lettre à M. le Docteur J.-F. Payen” ouvre ce précieux opuscule. On y retrouve toutes les composantes

³⁷ Première édition, sans appendice, Paris, A. Vatou, 1855. Les traductions proposées par Bigorie en 1860 sont rectifiées dès l’année suivante par Jules Lapaume dans le *Journal général de l’Instruction publique*, vol. 30, n° 37, 8 mai 1861, p. 285-287 (“Un mot de plus sur Montaigne”).

³⁸ L’acte de vente est reproduit dans le *Constitutionnel* du 24 février 1860, p. 3 (référence 945 dans la *Bibliographie méthodique et analytique des ouvrages et documents relatifs à Montaigne* établie par Pierre Bonnet, Genève/Paris, Slatkine/Champion, 1983).

des “Visite à Montaigne” antérieures, l’humour en plus (le récit de cette exploration est souvent traité sur le mode héroï-comique). Bons connaisseurs des *Essais* et de l’ “Apologie de Raimond Sebond” -où se retrouvent plusieurs sentences de la “librairie”-, Galy et Lapeyre commentent ce qu’ils lisent au plafond, dans ce “ciel d’inscriptions”: “Le doute de Montaigne, en face du monde, est la *conséquence* de sa foi devant Dieu. Il n’est pas la négation de toutes choses”. Comme il se doit, la fin accorde sa place à l’idéologie: un éloge de la “bourgeoisie” et du caractère très “français” d’un auteur dans les écrits duquel tous les bourgeois de ce milieu du siècle aiment à se reconnaître. Même si la présentation de leur travail sacrifiait aux conventions (le récit d’aventure, la lettre, l’amitié duelle scellée par ce voyage au lieu où furent écrites les belles pages sur La Boétie), les deux savants périgourds procuraient à la critique montaniste un document des plus utiles.

Cependant le Dr Payen préparait un grand coup, un texte définitif, le “dernier mot” sur la question, comme il l’avoue dans ses “Recherches sur Michel de Montaigne. Correspondance relative à sa mort”, publiées dans le *Bulletin du Bibliophile* en novembre 1862. A cette intention, n’a-t-il pas gardé sous le coude le relevé de Prunis, depuis longtemps oublié (de fait nul autre que lui n’en fait état)³⁹ ? Il juge le travail de Galy et Lapeyre “intéressant”, mais perfectible. En dépit de cette louable(?) intention, un tel texte ne verra jamais le jour. Pas plus que cette *editio ultima* des *Essais* qu’on attendit longtemps -ou qu’on fit longtemps semblant d’attendre- de celui qui passait -qui aimait à se faire passer- pour le seul érudit capable de mener à bien une telle entreprise.

Le travail de Galy et Lapeyre devait rester jusqu’à nos jours la base de toute édition des sentences de la “librairie”. Il faudra toutefois plus d’une trentaine d’années pour que Paul Bonnefon (en 1895), puis l’abbé Joseph Neyrac et miss Grace Norton (en 1904) donnent à cette étude la diffusion qu’elle méritait. Toutes les listes de sentences publiées depuis par Villey, Plattard, Jeanne Duportal (édition d’Armaingaud), Nicolai, Rat, La Fontaine Verwey, de Feytaud et Fausta Garavini reprendront, à quelques infimes détails près, le texte établi par les “deux amis”⁴⁰.

³⁹ Aveu de Payen dans “Recherches sur Michel de Montaigne. Correspondance relative à sa mort”, *Bulletin du Bibliophile*, 1862: “Je connoissois ces notes de Prunis depuis plusieurs années, et j’avois l’espoir, toujours déçu, d’en profiter, de m’occuper de l’ensemble des inscriptions et d’en donner peut-être le dernier mot, même après le travail intéressant publié, sur ce sujet par MM. Galy et Lapeyre.”

⁴⁰ Pour les références de tous ces ouvrages, ainsi que pour les articles et extraits de livres plus précisément consacrés aux sentences grecques de la “librairie” ou à celles que l’inscription mentionne comme tirées de l’*Ecclésiaste*, voir notre *Essais sur poutres*, *op. cit.*

En marge de ces travaux, le style des anciennes “Visite à Montaigne” se survivait tant bien que mal. L’abbé Audierne avait su pourtant ne pas s’y complaire lorsque, dans son *Périgord illustré, guide monumental, statistique, pittoresque et historique de la Dordogne* (Périgueux, Impr. Dupont, 1851), il consacrait trois pages au château de Montaigne. Une description sobre, un élan arrêté sans doute par la publication hâtive de Payen à laquelle l’auteur renvoie *in fine* (un véritable couperet!) le lecteur curieux de connaître le texte des sentences. Il se contente, pour sa part, de reproduire le texte de l’inscription murale du “cabinet” que, dans une lettre manuscrite au Dr Payen, il reconnaît s’être “appropriée” depuis l’année 1810⁴¹.

En revanche, sous la plume de l’abbé Jean Sagette (*alias* “L’abbé Jean”), une sensible et édifiante méditation avait été offerte aux lecteurs du *Chroniqueur du Périgord et du Limousin* en 1853⁴²: des pages détachées d’un “carnet”, à la date du “1er février 185-”. Fermant l’oreille à la discussion menée par ses compagnons de visite sur l’agencement ancien des lieux, le bon abbé s’était dirigé d’instinct dans le “cabinet” aux peintures, plus intime que la “librairie”: un parfait *studiolo*. Sans doute, c’était là que Montaigne avait serré “ses vieux livres grecs et latins, qui lui étaient si familiers”, là qu’il “composa ses *Essais*”. La technique d’observation du visiteur consiste à “égar[er ses] yeux sur les lignes confuses du paysage, dans le ciel chargé de nuages et noyé de pluie”, rejoignant ainsi le “regard” de Montaigne, non moins “triste” que celui de l’abbé, mais certes, selon lui, plus “désenchanté”: “j’étais merveilleusement disposé à la tristesse profonde qui se découvre au-dedans de nous, au fond de toute pensée grave et de toute religieuse émotion”. Il pleuvait ce jour-là, la “librairie” était sombre... Le professeur du Petit Séminaire de Bergerac, qui paraît n’avoir aucune connaissance des listes publiées par Bertrand et par Payen, ne relève que cinq sentences. De quoi orner son soliloque sur la vanité, tout en taçant ces prétentieux qui veulent, en inscrivant leur nom sur les célèbres murs, “attirer sur eux le regard de la postérité”!

Même ignorance des travaux antérieurs dans un écrit qui aurait pu pourtant bénéficier des publications de Bigorie et de Galy-Lapeyre, paru dans le *Bulletin du Bibliophile* (1863) et signé du marquis de Gaillon⁴³. L’auteur, qui connaît la tradition du genre (il se réfère à Vaysse de Villiers, à l’abbé Audierne, au Dr Bertrand de Saint-Germain) intitule son article: “Nouvelle visite au château de

41 BnF., 4° Z Payen 713, f° 118 v°.

42 “Revue historique, artistique et religieuse”, Périgueux, 1853-56.

43 L’article de Gaillon précède un poème de Nodier.

Montaigne en 1862”. Après une “petite dissertation sur la manière dont Montaigne pouvoit entendre la messe” (grâce au réduit donnant sur la chapelle⁴⁴, il lisait dans sa chambre, paraît-il, tandis qu’en bas la messe se déroulait, se rappelant seulement à son esprit au moment -sonore- de l’élévation ...), le visiteur a hâte de monter à la célèbre pièce: “Mais passons vite, l’étage supérieur nous appelle. Montons à cette *librairie* [en italiques dans le texte] où le philosophe a le plus vécu de sa vraie vie.” On croirait lire Compan guidant -ou bousculant- son lecteur, comme happé par le saint étage. Tous les ingrédients d’une bonne “visite” se trouvent ici réunis. Déception: “Hélas ! [...] livres et rayons, tout a disparu.” Désolation: “le soupir que l’on pousse sur la nudité des murs”. Divine compensation, malgré tout: “Quand [...] on jette la vue en haut, l’aspect de toutes ces sentences fait un effet singulier, et il semble qu’elles se soient envolées des volumes et attachées au plafond!” Echantillon discret d’inscriptions bien choisies: six sentences (quatre en français, deux en latin), pour souligner la grande humanité de Montaigne (vers de Térence⁴⁵) et son scepticisme (trois formules brèves traduites et rapportées comme un commentaire du “*Que sais-je?*”⁴⁶). Indicible sentiment de la présence occulte de Montaigne: “Ainsi l’esprit du philosophe est tout entier à ce plafond. Son âme *respire* dans cette chambre arrangée par lui”. Petite observation pittoresque: parmi les *graffiti*, la signature du poète Jasmin. Couplet idéologique: l’auteur est fier d’appartenir à cette élite des “honnêtes gens dont on a dit que les *Essais* étoient le bréviaire”. Plus que jamais, la vénération hyperbolique : “Oh ! que j’allois, après cette *visite au dieu* dans son temple, être mieux disposé encore à réciter dévotement mon office”. Pour finir, l’affliction des grandes séparations: “Mais il faut quitter cette librairie, cette chambre, cette chère tour enfin. Adieu, Montaigne! car quitter ces lieux il semble que ce soit se séparer de toi.” Heureusement, le livre reste, “consubstantiel à son auteur”, “où tu revis pour ceux qui t’aiment plus sûrement que dans ce château qui a passé à des étrangers”. *In cauda venenum* ! Cette récrimination contre les nouveaux maîtres (ils ont chassé Montaigne de Montaigne!) s’adressait-elle aussi à Pierre Magne, le dernier “usurpateur” en date?

⁴⁴ Ce réduit aboutit par un très étroit escalier à une petite ouverture aménagée dans le plafond de la chapelle. Selon leur imagination et leurs préjugés, les commentateurs y voient une preuve soit de la piété de Montaigne, soit de sa désinvolture en matière de religion.

⁴⁵ Térence, *Heautontimoroumenos*, I, 1, 25 : HOMO SVM HVMANI A ME NIHIL ALIENVM PVTO. Cette sentence avait déjà été remarquée par Mersan, correspondant d’Etienne Jouy dont ce dernier publie la lettre dans ses *Essais sur les mœurs* (Paris, Didot aîné, 1827, tome VIII, n° CCXXI, p. 266-269). Ecrivain à un admirateur de Voltaire, l’auteur de la missive saluait au passage le grand précurseur qui, “dans un temps de savante barbarie, où l’homme ne savait étudier la nature humaine que dans le grec, le latin, l’hébreu” (!), avait été “le premier à dévoiler l’homme même”. Après la maison de Ferney, le château de Montaigne était, à ses yeux, la deuxième demeure dont on pût convoiter la propriété.

⁴⁶ “Je ne comprends pas, je m’arrête, je ne détermine rien”. En plaçant ces sentences sur la “poutre du milieu”, Gaillon ne fait que reproduire l’erreur de beaucoup de ses prédécesseurs: des deux poutres qui supportent le jeu de solives, aucune n’est médiane.

Dans l'autre camp, quelques années plus tard, un agronome frotté d'humanités est invité par le ministre à séjourner au château. Pierre Magne compte sur ses compétences pour rentabiliser la "douzaine de métairies" afférentes au domaine. A l'issue de son séjour, Armand Audiganne publie ses impressions et observations dans la *Revue des deux Mondes* (année 1867), sous un titre qui combine, au gré des lecteurs mais non sans disparate, sérieux et divertissement: "Le métayage et la culture dans le Périgord; voyage au château de Montaigne". Il fait, quant à lui, l'éloge du propriétaire actuel auquel "on doit la conservation et la restitution de cette ancienne demeure": "Les pavillons abattus sont déjà relevés. Les anciennes fondations, recherchées avec soin et retrouvées, ont permis de suivre le premier plan". Avant Magne, la chapelle était un magasin de pommes de terres et la chambre de Montaigne, un chenil. Audiganne, qui a lu Galy et Lapeyre, trouve les cinquante-quatre sentences "très lisibles". Vraiment, dans ces lieux ainsi réhabilités, "il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se représenter, rêvant dans ce large fauteuil qu'on garde comme un débris de son mobilier"⁴⁷, l'aimable philosophe qui, sans colère, sans récrimination contre le passé, contribua si efficacement à introduire la méthode de l'observation dans le domaine des sciences morales". La "librairie" de Montaigne est un "*observatoire*" (pour Galy et Lapeyre, elle était un "laboratoire"⁴⁸). La cellule dépouillée du sage méditatif et retiré du monde -à moins qu'on ne préfère l'image du temple pour ce "dieu" de la philosophie- est devenue le lieu de travail d'un savant homme de *progrès*. Or, poursuit l'auteur, c'était lui-même que Montaigne "observait" ainsi, et pour le plus grand bien de tous. Imprégné de ce labeur mémorable, l'endroit en a retiré une sorte de pouvoir qui s'exerce sur le visiteur, surtout s'il vient ici les *Essais* à la main, comme le lui conseille l'auteur: "on dirait que des murs s'échappent, pour éclairer cette lecture, des lumières inattendues. Mille traits inaperçus jusque là viennent soudain frapper les regards." Esprit des Lumières et magnétisme...

Las! la "Visite à Montaigne" brille ici de ses derniers feux. Il faudra attendre la fin du siècle pour qu'un dramatique événement en réactive un moment l'intérêt: en 1885, un incendie anéantit le château, épargnant par bonheur la tour de la "librairie"⁴⁹. Le peintre Charles Marionneau consacra aussitôt un opusculé à une *Visite aux ruines du château de Montaigne* (Bordeaux, Vve Moquet,

⁴⁷ Sur cette découverte du fauteuil présumé de Montaigne, voir Dr E. Galy, *Le fauteuil de Montaigne*, Périgueux, J. Bounet, 1865, 1866, 1867 (la plaquette contient une reproduction dudit fauteuil à dossier très incliné).

⁴⁸ Emile Courbet, qui a lu avec profit Galy et Lapeyre, reprendra l'expression dans son édition des *Essais*, effectuée avec la collaboration de Charles Royer (Paris, Lemerre, 1872-1900, tome V, p. LXXXIV-XCI, "Notice sur sa vie et des ouvrages").

⁴⁹ Le château appartient alors aux Thirion-Montauban, successeurs de Pierre Magne.

1885)⁵⁰, réalisant ainsi l’appréhension -ou le désir secret?- des premiers adeptes du genre: faire une promenade bien mélancolique au milieu d’un champ de ruines ! La gravure légendée qui illustre les pages consacrées par un Anglais, Edward Harrison Barker, au “Castle of Montaigne” dans *Two Summers in Guyenne* (London, 1894), pourrait servir d’épilogue à l’histoire d’un genre qui s’achève avec le siècle: “The Château de Montaigne after the fire”.

L’année suivante, visitant “La bibliothèque de Montaigne” (*Revue d’histoire littéraire de la France*), Paul Bonnefon, aidé du relevé établi par Galy et Lapeyre, n’aura d’yeux que pour les sentences: “un document de tout premier ordre” pour une meilleure connaissance de Montaigne et de ses lectures⁵¹. Ici commence, en même temps que les entreprises éditoriales concurrentes de Courbet et de Strowski, une autre époque⁵².

Tour de guet, éminence panoptique du maître (Arc et Senans), colonne équivoque du stylite, cellule du moine ou du “solitaire” janséniste, tombeau ou cénotaphe, salon où converser avec les morts illustres de l’Antiquité, “laboratoire”, “observatoire”, chambre de l’égotiste, *studiolo*, matrice ou giron, lieu de théâtralité à l’antique, sanctuaire dédié à l’ami disparu, livre ouvert (textes et illustrations)... Autant d’images de la “librairie” que de visiteurs. Chacun trouve à Montaigne ce qu’il y vient chercher. Il apporte cependant avec lui les caractéristiques de son époque et de son milieu, son “horizon d’attente”.

N’embrassant guère plus d’un demi-siècle, la petite histoire de la “Visite à Montaigne” montre les variations de cette attente. Outre les renseignements qu’elle procure sur la “librairie” elle-même, elle permet de suivre les étapes d’un *apprentissage du regard* : émergence d’une curiosité vers 1770-80, occultation de la vue au nom d’une recherche de la “présence” jusque vers 1850, examen de plus en plus minutieux des lieux à partir du demi-siècle, arrêt de toute investigation une dizaine d’années plus tard (comme si tout avait été vu et recensé une fois pour toutes).

⁵⁰ Insérée dans cette plaquette, une note de Gustave Brunet fait état de trois relevés des sentences de la “librairie”: celui de la *Westminster Review* (titre en partie inexact), celui de Payen et celui de Galy-Lapeyre (“travail le plus complet” à ce jour).

⁵¹ A partir de Bonnefon, on ajoute parfois une cinquante-septième sentence à la liste de Galy et Lapeyre. Sur cette intéressante erreur de Bonnefon, voir A. Legros, *Essais...*, *op. cit.*

⁵² Voir le texte de deux communications présentées au colloque de juillet 1997 à Tours): Antoine Compagnon (Strowski), Ken Keffer (Courbet). Voir aussi Ken Keffer, “Albert Cagnieul, sous-bibliothécaire des *Essais*”, *M.S., op. cit.*, p. 121-136, et, du même, “Les *Essais* en noir et blanc: Autour de la philologie de 1906”, *ibid.*, p. 137-150.

Il y aurait sans doute intérêt à rattacher les témoignages de ces *minores* à l'histoire plus vaste des pèlerinages littéraires (*paulo maiora canamus*), depuis la visite de Pline le Jeune dans la maison de Propertius (VI, 15) à la visite de Flaubert et Maxime du Camp au château de Combourg (*Par les champs et par les grèves*, 1847), en passant par celle d'Arthur Young aux Charmettes (*Voyages en France*, 1789), par celles de Stendhal à la demeure où son grand-père avait vu Voltaire vivant (*Mémoires d'un touriste* : "Lyon, le ... 1837. [...] J'ai revu Ferney. [...]. La chambre de ce grand homme est encore dans l'état où il la laissa en partant pour Paris: tenture de taffetas bleu passé, portraits du roi de Prusse, de madame du Châtelet, de Lekain. On vend toujours aux Anglais la plume dont se servait Voltaire"!), ou encore par celles de Michelet à l'Ermitage, à Ferney ou à Meaux (*Journal*, Tome I, 1835, 1840, 1843). De même, Chateaubriand, Nerval...

Dans *Sylvie* (1853), Nerval évoque la figure pittoresque du "père Dodu" qui, "pendant longtemps s'était consacré à promener les Anglais dans le parc d'Ermenonville, en les conduisant aux lieux de méditation du "philosophe" et en leur racontant ses derniers moments." La suite précise la qualité du personnage: "C'était lui qui avait été le petit garçon que le philosophe employait à classer ses herbes, et à qui il donna l'ordre de cueillir les ciguës dont il exprima le suc dans sa tasse de café au lait"⁵³ Pour le narrateur de *Sylvie*, il s'agit là d'une époque révolue: "Othys, Montagny, Loisy, pauvres hameaux voisins, Châalis, — que l'on restaure, — vous n'avez rien gardé de tout ce passé!". Le cénotaphe de Rousseau, dressé sur "l'île des peupliers", constituait pourtant, du moins en France, le plus important centre de pèlerinage littéraire de la fin du XVIIIe siècle et des premières décennies du siècle suivant. Sans doute répondait-il à un sorte de religiosité profane d'alors, plus ou moins héritée du pèlerinage au Saint-Sépulcre de Jérusalem, ce parangon de tous les cénotaphes: pratique ultime de laïcisation dans l'esprit des Lumières, l'immortalité littéraire du Philosophe se substituant à la résurrection de l'Homme-Dieu. La brisure dont témoigne l'élégie de Nerval corrobore ce que la brève histoire de la "Visite à Montaigne" a permis de mettre en relief pour le milieu du siècle: un changement radical dans la façon d'envisager le "passé".

⁵³ De cet épisode, peut-être légendaire, qui apparentait Rousseau à Socrate, Nerval avait fait un projet de drame. Ceux qui ont pu visiter la "Maison de la tante Léonie" à Illiers (aujourd'hui Illiers-Combray, en Beauce), voilà près de quarante ans, sous la conduite d'un guide — presque centenaire et portant lavallière — qui avait connu Proust en sa jeunesse, comprendront sans mal le charme très particulier des visites évoquées par Nerval.

Il revient à Chateaubriand de fermer, pour ainsi dire, la boucle, lui, le pèlerin du Saint-Sépulcre (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*) devenu, à la faveur d'une métonymie (de nouveau un cénotaphe!), but et lieu de pèlerinage pour Flaubert et son ami du Camp: ayant "tourné autour du tombeau", face à la mer sur l'îlot du Grand Bé, "nous l'avons touché de nos mains, nous l'avons regardé comme s'il eût contenu son hôte, nous nous sommes assis par terre à ses côtés"⁵⁴. De son vivant, l'écrivain avait vu, comme tant d'autres, la maison de Goethe à Weimar ("dans Weimar habitait Goethe. [...] Le chantre de la matière vivait, et sa vieille poussière se modelait encore autour de son génie"), mais aussi celle du Tasse (penser à Montaigne...), celle de Voltaire (ou plutôt la merveilleuse rivière qui coule tout près, et que Voltaire n'a pas su voir!), et encore la sublime chambre de Rancé le "saint"... Quant à la désolante maison de madame d'Houdetot, celle qu'avait aimée Rousseau, "ce n'est plus qu'une coquille vide, réduite aux quatre murailles". Plus rien ici des prestiges du tombeau vide. Pour l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, "un âtre abandonné intéresse toujours; mais que disent les foyers où ne s'est assise ni la beauté, ni la mère de famille, ni la religion, et dont les *cedres*, si elles n'étaient dispersées, reporteraient seulement le souvenir vers des jours qui n'ont su que détruire?" Cette étrange oraison funèbre, certains lecteurs du *Mémorial bordelais* du 11 avril 1842 (visite du Père Lacordaire) n'auraient-ils pas été tentés de l'appliquer, au prix d'un grave contresens sur son œuvre, à Montaigne lui-même?

Même succincts, de tels rapprochements permettent de voir quel rapport ambigu la maison d'écrivain entretient à la fois avec la vie et avec la mort de celui dont elle conserve le souvenir. Celle de Montaigne ne fait pas exception. Il est cependant remarquable que, plus on avance dans le siècle, plus la thématique du "tombeau" s'efface pour laisser place à des considérations sur le labeur. Ce n'est plus le "fantôme" de Montaigne qu'on y rencontre, mais Montaigne *au travail*, Montaigne écrivant à sa table, Montaigne feuilletant ses livres, Montaigne "gravant" (?) de sa main les inscriptions du plafond. Cependant, la *présence* de Montaigne tend à gagner tout le pays "sauvage" alentour, comme celle de Rousseau avait, peu de temps auparavant, conquis les rives du lac de Bièvre (Chateaubriand), les villes d'Annecy et de Chambéry (Stendhal), tout le Valois (Nerval)⁵⁵...

⁵⁴ *Par les champs et par les grèves*. Flaubert écrit: "Grand Bey".

⁵⁵ Nous remercions M. Maurice Penaud de s'être intéressé à cette étude, dont la fin doit beaucoup à sa connaissance du XIXe siècle littéraire, à sa conversation érudite et généreuse. Grâce à lui nous avons pu, en outre, lire les pages inspirantes que Francis Jammes et François Mauriac consacraient au début du siècle à leur visite émouvante dans la demeure de Maurice de Guérin au Cayla.

On peut toutefois regretter que Stendhal, de passage à Bordeaux en 1837, n'ait pas pu ou pas cru bon de pousser sa course jusque dans le "pays sauvage": "Le soir, thé chez madame Mathé [*sic*]. Monsieur a été sur le point d'acheter la terre de Montaigne où est né cet illustre auteur. La chambre est encore ornée de fresques qu'il a vues. Cette terre a huit fermes; malheureusement on a détruit les bois. On sait que le grand-père de Montaigne l'avait achetée dix mille francs."⁵⁶ Trois ans plus tard, lors de son passage à Bordeaux, le jeune Flaubert, tout ému d'avoir pu "toucher le manuscrit de Montaigne avec autant de vénération qu'une relique"⁵⁷ n'ira pas, malgré sa dévotion pour "le père Montaigne", jusqu'à prendre la direction du trop éloigné château périgourdin.

A contrario et en guise d' "allongail" montaignien, cette dépêche retardée d'un visiteur enthousiaste de la fin du XXe siècle⁵⁸: "Montaigne me ravit, me touche et m'émeut avec une indéfectible constance. Chacun de mes pèlerinages à sa tour, à son tombeau, sur ses terres, chaque fois que je monte les escaliers de sa librairie, que j'écoute le silence du paysage déployé au pied du château, dès que dans ces pièces je regarde la campagne qu'il voyait, quand j'en ai mal au cou, dans le dos et les reins, lorsque je m'installe dans le réduit où il écoutait la messe, dans la salle au-dessus de l'oratoire, dès que j'imagine la bibliothèque et la disposition des livres, leur nombre, quand je songe au philosophe marchant, dictant debout, lorsque j'effleure la selle ou la malle de ses voyages exposés dans la chambre, chaque fois, je me sens envahi de piété, comme lors d'une visite à un maître dont l'existence rend le monde plus aimable et plus désirable." On ne saurait mieux dire.

Alain LEGROS
Centre d'études supérieures de la Renaissance, Tours

⁵⁶ Merci à Pascal Tarche, ami au long cours, de nous avoir communiqué — après le colloque de 1997 — cet extrait du *Voyage dans le midi de Bordeaux à Marseille* (Paris, Encre, 1979, p. 52) que son auteur ne destinait pas à la publication ("je me borne à écrire des sensations qui souvent, il est vrai, ne peuvent pas souffrir le grand jour de l'impression", *ibid.*, p. 32). A défaut d'être allé à Montaigne, Stendhal a du moins voulu voir la maison bordelaise dite "de Montaigne" et son tombeau. Peine perdue dans les deux cas! "Rue des Minimes n° 17. C'est là qu'était la maison de Montaigne; je l'ai trouvée démolie depuis quatre ans; elle est remplacée par une caserne de gendarmerie. Ah! Messieurs les Bordelais, quoi! sur une des pierres de taille qui forment le mur de cette caserne qui a remplacé toutes les maisons à partir du n° 10 jusqu'au n° 23, vous n'avez pas pu dépenser 25 francs pour faire graver par le tailleur de pierre: ICI ETAIT LA MAISON DE MONTAIGNE; ELLE PORTAIT LE N° 17 ET FUT DÉMOLIE EN 1833! Je suis allé aux Feuillants pour revoir son tombeau dont je me souvenais fort bien, à cause surtout des ridiculissimes épitaphes dont il est chargé [...]" (p. 31). Nouveau désappointement: pour entrer, il faut connaître l'abbé N.... Commentaire du voyageur: "Ce trait a été le premier qui m'ait blessé depuis Paris" (p. 32).

⁵⁷ *Œuvres complètes de Flaubert. Voyages*, tome I, texte établi et présenté par René Dumesnil, Paris, Société Les Belles Lettres, 1948, p. 10. Sur "Flaubert, lecteur des *Essais*", voir Florence Vatan, *M.S., op. cit.*, p.151-167.

⁵⁸ Michel Onfray, *Les vertus de la foudre. Journal hédoniste*, tome 2, Paris, Figures / Grasset, 1998 (donc postérieur au colloque de Tours, juillet 1997), p. 340. Merci à mon amie Régine Mouveau de m'avoir fait connaître ce texte.